

Les grandes figures combières d'autrefois – 70 – Henri Giriens, instituteur et rédacteur de la FAVJ (1873 ? – 1926)

44 LE SENTIER		(87 ^{me} année)	JEUDI 4 novembre 1926	
FEUILLE D'AVIS du District de la Vallée				
TÉLÉPHONE		PARAISANT TOUTS LES JEUDIS		TÉLÉPHONE
PRIX D'ABONNEMENT : Un an Fr. 5.- Six mois 3.- Trois mois 2.- Étranger 10.00 Abonnements par la poste 30 cts. en plus.		Bureau : Imp. Jules Dupuis EDWARD DUPOIS successeur AU SENTIER Lettres et envois doivent être affranchis. Le prix de l'abonnement et des annonces est payable d'avance ou par remboursement.		Les communications doivent être remises le lundi, et les annonces jusqu'au mardi soir. Changement d'adresse : 40 cent. Adresse au Bureau 20 centimes.
		PRIX D'INSERTION : (Corps 8) Pour une insertion, la ligne ou son espace 25 c Pour la 2 ^{me} et plus 30 c Minimum 1.50 Cantonales 25 c Suisses 30 c Étranger 35 c Réclames en 4 ^{me} 50 c Annonces mortuaires 35 c		

† HENRI GIRIENS

Notre ami et fidèle collaborateur, Henri Giriens n'est plus. Il a succombé vendredi 29 octobre, après de grandes souffrances, à la maladie qui le minait depuis deux ans et l'avait obligé à prendre sa retraite prématurément le 1^{er} novembre 1925.

À sa sortie de l'Ecole normale en 1893, il avait été nommé instituteur de la II^{me} classe du Sentier. Dans ces fonctions, il se fit immédiatement remarquer par d'éminentes qualités pédagogiques et un don particulier de se faire aimer de la jeunesse. Intéresser l'enfant, développer en son âme le sens de l'affection à l'égard de ses camarades et d'autrui, telle était sa méthode. Aussi tous ses élèves lui étaient profondément attachés et devenus grands, sans exception, ils lui ont conservé leur amitié.

D'un caractère jovial et obligeant, H. Giriens se créa aussitôt de fidèles amitiés dans toute la population. Toujours de bonne humeur, gai et sans façons, il était l'homme, le caractère toujours prêt à remonter des énergies vacillantes, à remettre d'aplomb des esprits inclinés à sombrer dans la mélancolie. Cette précieuse qualité, il l'a montrée durant toute sa maladie, jusqu'au bout. Jamais abattu, toujours vaillant malgré ses souffrances et la fin qu'il sentait approcher à pas précipités, jamais il n'a fait entendre une plainte, toujours il a été celui qui encourage les autres à tenir. La fin tragique de sa chère épouse fut pour lui une terrible épreuve. Tout autre, placé dans les mêmes circonstances, eût été infailliblement terrassé. Il supporta le coup avec une belle sérénité et ne se plaignit point du sort.

H. Giriens a joué un rôle de premier plan dans nos sociétés locales, la Chorale du Sentier en particulier, dont il fut le directeur pendant plusieurs mois. Là encore, il fut l'homme de devoir, au dévouement duquel on ne fait jamais appel en vain. Depuis de nombreuses années, il était substitut du Conservateur du Registre foncier.

H. Giriens était doué d'une belle et lumineuse intelligence grâce à laquelle il s'assimilait rapidement les notions les plus abstraites. Par son esprit très fin, son humour à la tournure toujours bienveillante, il était un causeur charmant et en même temps un homme bon, sincèrement bon, incapable de sentiments intéressés ou vils.

C'est en 1909 qu'il prit la rédaction de notre journal, succédant à M. Samuel Aubert, et de suite ses chroniques pétillantes d'esprit, ses saillies tour à tour humoristiques ou empreintes d'une douce ironie, furent bien vite remarquées. Nul ne tint la plume avec plus d'aisance, plus de saine gaieté et moins de fiel. Bien que son corps fût terriblement affaibli, sa pensée était demeurée lucide, alerte et il a rempli sa tâche, avec la maîtrise qui était son apanage, jusqu'au bout sans faiblesse. La *Feuille d'Avis* perd en lui un fidèle, distingué et cher collaborateur.

L'inexorable maladie l'enlève à la force de l'âge, à sa famille, à ses amis, à son pays qu'il aimait tant. A la première, tout spécialement, nous adressons nos sentiments de sincère et profonde sympathie.

Henri Giriens, tu fus un homme bon et loyal, un citoyen intègre, un patriote fervent. Repose en paix. Nul de ceux qui t'ont connu ne t'oubliera!

• • •

Dimanche 31 octobre, un long convoi se rend au cimetière. Au bord de la tombe plusieurs orateurs se succèdent :

M. Clerc au nom du Cercle maçonnique de La Vallée, dont le défunt fit partie pendant 32 ans.

M. Visinand, inspecteur des Ecoles, qui s'exprime à peu près en ces termes :

« Nous apportons ici un double et douloureux message du Département de l'Instruction publique du canton de Vaud. Avant que la terre se referme sur la dépouille mortelle d'Henri Giriens, nous lui adressons le suprême hommage de la patrie, dont il a été le fidèle serviteur ; à la famille éprouvée, et tout spécialement aux deux enfants du défunt, nous exprimons les vifs regrets de ceux qui ont vu Henri Giriens à l'œuvre, la sympathie émue et sincère du personnel de l'Instruction publique.

Enfant de la plaine, élevé près des coteaux où la vigne étale ses pampres, Henri Giriens quittait l'Ecole normale en 1893 sans savoir où le sort l'appellerait à porter ses forces exubérantes ; le hasard des places vacantes et le choix des Autorités du Chenit l'amènèrent dans un lieu qui ne lui était point familier, au pied de cette côte couronnée de noirs sapins. En éprouva-t-il de l'ennui ? Oh, non ! Il vint au Sentier avec tout son bel entrain, avec cette jeunesse débordante qui allait faire de lui un enfant aimé de votre grand village. Et il s'est si bien incorporé à votre population et à votre sol que vous avez accompagné ici un vrai fils de La Vallée de Joux, quelqu'un qui vous appartenait, corps et âme.

Une parole de l'apôtre Paul peut exprimer en peu de mots le secret d'une si complète adaptation : « Je me suis fait tout à tous... » Tel est bien le cas pour Henri Giriens. Il s'est fait tout à tous dans sa seconde patrie : à ses élèves d'abord, par la clarté de son enseignement et par l'affection qu'il portait aux enfants, — affection d'ailleurs toute réciproque, vous le savez, — à la population, ensuite, avec laquelle il entendait vivre en communauté de sentiments, de peines ou d'espoirs. Il avait le même sourire accueillant, la même main tendue pour l'ouvrier et le patron, pour le riche et le pauvre, pour le vieillard

et l'adolescent. Les uns et les autres s'adressaient à lui avec une entière confiance, sans aucune crainte ni arrière-pensée. Et quand il avait pu rendre le service attendu, sa joie était complète, son visage épanoui ; c'est ainsi qu'il comprenait la vie !

Le temps qui menace me fait un devoir de ne pas allonger ; d'autres diront ici ce que fut Henri Giriens dans ses diverses activités. Laissez-moi vous dire simplement combien il fut admirable dans l'épreuve.

Obligé de quitter l'enseignement avant l'échéance légale, frappé dans ses plus chères affections, Henri Giriens n'abandonna pas les tâches qu'il se proposait de remplir dans sa retraite. « A l'œuvre avant la nuit ! » telle fut sa devise. Il ne se faisait pourtant aucune illusion sur le compte de ses jours. A ses condisciples de l'Ecole normale, qui l'avaient convoqué à une réunion de classe pour la fin de septembre, il écrivait ce qui suit :

« Le camarade du Sentier a été opéré hier pour la quatrième fois et la Faculté lui a annoncé qu'il n'était plus qu'un lumignon fumant, ce qui fait que, malgré tout son désir, il ne pourra prendre part à l'assemblée de Morges. Le moribond envoie à ses vieux amis ses dernières et meilleures salutations... Encore une dernière poignée de main à tous ceux de la classe.

Et en post-scriptum :

« Au mois d'août, j'aurais encore pu descendre ; mais maintenant, sans auto, il n'y a pas moyen. »

Tout notre ami Giriens est dans ces lignes ! Pas une plainte, pas un mot amer. Lumignon fumant, il n'envie pas le bonheur de ses anciens camarades de pouvoir assister à une réunion fraternelle ; il leur envoie ses meilleures salutations, sa dernière poignée de main.

Mais il n'en restera pas moins à la brèche jusqu'au dernier souffle, pour les siens, pour sa Feuille, pour le Conseil communal, pour ses amis !

Messieurs, cela est grand, cela s'appelle vivre !

Henri Giriens, tu as su remplir tes jours, et ta place reste marquée en ce beau coin de terre. Au nom de l'Ecole que tu as honorée, je te dis encore : « Merci ! et au revoir ! Puisses-tu, par ton rayonnement, nous avoir fait comprendre qu'on ne vit pas seulement pour soi ! »

* * *

A son tour, M. Addor, Président de la Société pédagogique de La Vallée, adresse au défunt un adieu émouvant :

« Au nom de la Société pédagogique vaudoise, je viens, cher collègue, t'apporter notre dernier adieu et notre suprême hommage.

C'est au sein de notre association que tu as donné toute la mesure de ton grand cœur, de ta vaste érudition et de ton esprit de justice. Tous t'ont aimé à cause de ta douceur accueillante, de ton paternel sourire, de ta bonne humeur que les chagrins les plus mordants ne surent jamais voiler.

Tous t'ont vénéré pour ton robuste bon sens. Jamais personne n'a rencontré ton cœur fermé. Tu faisais toujours, par ta longue expérience des hommes et des choses, la réponse qui calmait les soucis.

Ce qui faisait encore le charme et l'attrait de ta personne, c'étaient ta sagesse et ta simplicité. Ton âme rayonnait pour les humbles ; tu étais toujours prêt à rendre service. En te perdant notre Vallée s'appauvrit, car pour beaucoup tu étais un soleil vivifiant, et l'on aimait reprendre vie et force à ton contact.

Dors, mon cher collègue, ton éternel et apaisant sommeil. Nous savons combien ton affection était tendre pour tous les tiens. Puissent tes mânes avoir l'assurance de la part que nous prenons à la douleur qui s'abat sur ta famille.

Va, dors en paix. Ton cri a été entendu de l'Eternel et, c'est avec douceur qu'il te reçoit dans son sein. »

* * *

M. Auguste RoCHAT, Président de la Chorale du Sentier dit, avec émotion, le vide immense laissé par Henri Giriens dans la Société. Tour à tour directeur, président, membre, on aimait à le voir, à chanter, à rire et à cultiver, avec lui, cette fleur si précieuse : l'amitié.

Puis M. W. Lepp, pasteur, termina par la prière.

La rencontre de Henri et de Marguerite – le témoignage beau et sensible de Rose Guignard, institutrice, belle-sœur d’Henri Giriens -

Marguerite

Totalement différente était sa sœur aînée aux beaux yeux bruns, aux cheveux noirs, au charmant sourire. Elle était vive, naturelle et gaie. Elle chantait de sa voix musicale et expressive, se mettait d’elle-même au piano. Que son jeu fut imparfait, elle ne s’en inquiétait guère et jouissait profondément de la musique. Elle avait l’oreille fine et sensible et retenait aisément tout ce qu’elle entendait. C’est elle qui animait ces soirées du dimanche que Rose détestait si cordialement. On lui disait :

- Marguerite, chante « Ninon ». Et elle chantait Ninon ou bien :

*D’abord le cœur sommeille.
Puis quand il a quinze ans
Ce cœur bat et s’éveille
Au retour du gai printemps.*

Autant Rose aimait la maison, autant sa sœur la fuyait et recherchait la société, les gens aimables et gais avec lesquels elle pouvait plaisanter et rire. Que de fois la « petite » dut aller chercher la « grande » installée depuis bien des heures chez Mme Meylan-Nicolet ! Et le soir, il y avait le cours de chant, le Chant-Sacré, l’antifeu, que sais-je encore. Papa n’aimait pas ces sorties fréquentes, il grondait souvent, et maman, très indulgente, s’efforçait d’aplanir, d’adoucir, de cacher, d’altérer la vérité.

Marguerite avait de la peine à se lever les matins. Les heures d’établi lui paraissaient si longues à côté de papa sévère et souvent courroucé. Maman ne pouvait comprendre cette sévérité, presque cette hostilité à l’égard de sa fille aînée et se demandait quelle en était la véritable cause, et pourquoi des actes dus à la légèreté et l’insouciance étaient considérés comme des crimes.

Marguerite avait des amies charmantes comme elle, Evelyne, Lili, les deux plus intimes.

Walti dut tenir une place de choix dans sa prime jeunesse. Le nom, le personnage, disparurent de l’horizon.

Un soir, Rose était déjà douchée, sa grand sœur vint se glisser près d’elle – il était déjà assez tard – dans le lit à rideaux blancs qu’elles partageaient d’habitude.

- Devine qui m’a raccompagnée ?

La petite énuméra les principaux adorateurs, mais sans succès.

- C’est Monsieur Giriens !

Quel émoi, quel trouble ! Depuis les examens de printemps, Monsieur Giriens était son régent. Elle avait quitté la petite école pour entrer dans cette grande

classe si différente, dirigée par un homme qu'elle admirait et redoutait. Et c'était celui-là qui avait raccompagné sa sœur ! Sa nuit fut agitée et pleine de rêves. Une ère nouvelle commençait pour la petite écolière très quelconque qui devint un personnage important, un agent de liaison entre deux amoureux.

- Combien as-tu de frères, combien as-tu de sœurs, lui demandait le matin à la récréation Monsieur Giriens.

Toute rougissante elle répondait :

- Je n'ai pas de frères, je n'ai qu'une sœur.

La même question se répétant à l'ordinaire, l'écolière eut, tout à fait contre son habitude, l'audace de répondre un beau jour :

- Je n'ai pas de sœur, je n'ai qu'un petit frère.

Le régent rit alors de son bon rire sonore et dès lors la question devint celle-ci :

- Comment va ton petit frère ?

Le « petit frère » était l'objet d'une grande sollicitude et chaque jour une enveloppe beige pliée en un tout petit format était remise aux bons soins de Michel II – Michel étant le nom du facteur attitré !

Michel II s'acquittait avec importance de sa mission et se plaisait parfois à faire enrager la destinataire.

- Je n'ai rien aujourd'hui.

- Je te dis que tu as quelque chose, sors vite cette lettre !

Cela tournait au combat, à la tragédie, jusqu'au moment où maman, énervée, sortait de la cuisine, sa poche à la main :

- A présent, donne-lui cette lettre !

Enfin, la petite sortait de sa poche le document adressé à la bien-aimée en fines lettres serrées toutes pleines d'amour.

La réponse ne se faisait pas attendre, mais il fallait user de ruse pour ne pas attirer l'attention des élèves.

- Monsieur, voulez-vous me tailler mon crayon ?

Et sous l'abri bienfaisant du pupitre, une enveloppe blanche passait de la main de l'enfant dans la large main qui savait si bien donner des taloches, mais dont l'étreinte, soudain, se faisait douce et tendre.

Après deux années environ d'heureuses fiançailles, la noce eut lieu le 30 avril 1898.

Ce fut une magnifique journée. Dès le matin, les invités furent reçus dans la maison où un déjeuner de viandes froides, thé, vin, gâteaux, était servi. Les gamins du voisinage cernaient la maison, attendant leur part de bricelets. Lucien, tout joyeux, disait en patois en regardant du côté de Rose

- Y a enco poû oûne passaïe !

La seconde passée n'eut jamais lieu et le pauvre vieux mourut bien misérablement.

Marguerite, au milieu de tout ce monde, était remarquablement belle et sa petite sœur la contemplait, très impressionnée.

Les époux prirent place dans une berline, en face d'eux étaient les amis de noce : Lili et Grossen. Dans les breaks, toute la parenté et d'autres amis, papa, maman, oncle Mausser, Elise Giriens avec Valentin, Ida avec Edward Dupuis, grand-papa, grand-maman, Elisabeth avec Octave, et d'autres encore.

Puis trois petites-filles, Marie Giriens d'Etoy, puis la sœur de l'épouse et Adèle Guignard. Le mariage fut béni à l'Abbaye par Mr. Schumacher. Le repas du soir eut lieu chez Guignard-Vidoudez. Des discours se succédèrent. Oncle Mausser souhaita une kyrielle de Giriens. Papa chanta : « Fille des cieux, séduisantes espérance », de Schubert, de sa voix qui n'était pas très forte et sans accompagnement.

Les époux attendirent la poste de 5 heures pour le Pont d'où ils partirent pour le Tessin. Au moment de quitter sa fille, papa sortit tout l'argent qu'il avait dans sa poche et le lui mit entre les mains pour son voyage.

Il avait trouvé en Monsieur Giriens un fils respectueux et dévoué dont le caractère aimable et gai avait le don de le dérider tout à fait. Dès lors son attitude à l'égard de sa fille aînée changea complètement et les plus beaux dimanches étaient ceux où toute la famille se trouvait réunie.

Dossier photographique – documents fournis, avec texte, par Mme Sylvette Müller du Canada qui nous écrit ceci :

Bonjour Monsieur Rochat,

Comme promis voici les photos de mes ancêtres. Cela me réjouirait de les voir figurer dans la rubrique des Grandes figures combières d'autrefois. Je vous remercie de faire suivre s'il y avait d'autres parutions intéressantes en mentionnant que ma tante Marie-Claire Arnould-Giriens vit à Dijon. Et que ma mère Marguerite Muller-Giriens, décédée en mai 2010, n'a eu qu'une fille, moi, Sylvette Budry-Muller, vivant à Montréal, Québec.



Mon arrière-grand-père Charles-Henri Guignard. Horloger, il a construit sa maison Derrière-la-Côte (La Douane) lorsqu'il s'est marié avec Amélie-Louise Audemars de Derrière-les-Grandes Roches. Ils sont les parents de Marguerite et Rose, l'auteur de Neiges d'antan. Charles-Henri a dirigé l'Harmonie du Sentier et a composé plusieurs pièces où il tenait en même temps le poste de clarinettiste.



Mon arrière-grand-père Henri Giriens qui a été instituteur au Sentier et qui a écrit dans la FAVJ¹.

¹ Dont il fut longtemps par ailleurs rédacteur.



L'école du Sentier sous l'instituteur Henri Giriens.



La Golisse, le Sentier, en 1933. La petite fille à droite est ma mère Marguerite Muller-Giriens.



Henri Giriens a épousé Marguerite Guignard après avoir été son instituteur. Il le fut aussi de Rose. Marguerite et Henri ont eu deux enfants, Olivier, né le 6 décembre 1902 et Rose-Marie, née en 1905. Olivier Giriens, mon grand-père, a fait l'école d'horlogerie et a tenu longtemps – pendant plus de quarante ans – la Revue de la semaine dans la FAVJ dont il a aussi été par ailleurs le rédacteur. Il a également tenu la bibliothèque du Sentier, comme son père avant lui.



Olivier Giriens, rédacteur et chroniqueur de la FAVJ pendant plusieurs décennies, signait aussi ses articles Géo. Ce fut une des grandes figures combières du milieu du XXe siècle.



Mes grands-parents, Olivier Giriens et son épouse Berthe dans les années cinquante. Ils ont eu deux filles, Marguerite et Marie-Claire.

